

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le poids des mots

Marie Laberge

Volume 48, numéro 2 (272), mai 2006

Pastiche 51

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32810ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laberge, M. (2006). Le poids des mots. *Liberté*, 48(2), 21–22.

Le poids des mots

Marie Laberge

à Pierre Renaud, qui m'aime

Sa mère était morte sans qu'elle le sache. Pire, sans qu'elle le ressente en dedans d'elle, au plus profond de son corps, à l'intérieur de son âme, dans les abîmes de sa personnalité, au cœur de son cœur. L'emprise maternelle s'était enfin relâchée comme les portes de l'écluse, et rien ne coulait de ses yeux. Elle ferma ces derniers pour se rappeler les siens. Non, rien. Quand elle les ouvrit, elle leva la tête : autour d'elle, la cafétéria bondée d'employés aux poitrails velus. Un homme vint, lui dit : « Je peux m'asseoir ? » avec un sourire plein de dents. Gérard avait une bonne haleine, Marie le désira.

Elle est assise dans la voiture, Gérard tord son volant de colère, il lutte contre les larmes, contre la frustration, contre la violence, contre son passé qui lui jaillit en plein visage, contre son père alcoolique qui le battait dans la cuisine quand il était petit et n'avait pas la chance de vivre sur la rue Laurier, contre tout. Marie : la beauté, l'harmonie, la splendeur faites femme. Marie qui rit. Marie qui se moque. Marie la terrible, la redoutable, la un-seul-cheveu-grisonnant, qui le foudroie du regard. Ah ! les nuits que nous avons eues. L'inoubliable Marie avec son sens de l'humour décapant, et lui le tricheur, le menteur, le Bourassa de l'amour. Elle exigeait le pire : vivre follement, inconsidérément, incontrôlablement, irrationnellement, passionnément, viscéralement, comme une forcenée, bref avec une folie furieuse et j'en passe. Ah ! l'inépuisable passion passionnée, fièvre vorace qui la mangeait tout crue et toute nue. Elle le voulait vivant, il était mort. Avec Marie, on ne vivait pas à rabais, même pas à la librairie.

— Est-ce qu'on peut s'aimer ? parvint à articuler Gérard.

— C'est une question obsolète, répondit Marie, qui avait des lettres.

— Obsolète ?

— Oui, c'est un mot que j'aime. Un mot agonisant, comme je dis souvent. Ça veut dire dépassé, précisa Marie, qui avait déjà lu des livres.

— C'est vrai.

Soixante-quatre ans plus tard, au crépuscule de sa vie, elle repensa au jour où sa mère était morte, ce jour où un homme vint s'asseoir à ses côtés. La vie n'est pas un conte, et encore moins un roman, se dit-elle. Elle décida donc d'écrire à sa petite fille Gourgandine, qu'elle appelait affectueusement « petit pou », ces mots mouillés par les larmes de son passé : « Ne te débats pas trop contre l'évidence ».

Quelques années après, Gourgandine devint une grande romancière.